

# ANTHROPOLOGIE GÉNÉRALE N°1

(COURS DU PREMIER SEMESTRE 2012-2013)

Pour 10 Credits ECTS

---

Christian MERIOT

*Professeur Emérite,*

*Université Victor Segalen, Bordeaux II*

*(FRANCE)*

Eugène Régis MANGALAZA

*Professeur Titulaire,*

*Université de Toamasina*

*(MADAGASCAR)*

## EN GUISE DE PREAMBULE

*Cette Unité d'Enseignement intitulée (UE) « Anthropologie Générale » a pour objectif de situer l'anthropologie à travers ses différents domaines de recherche, ses démarches méthodologiques, ses ambitions et perspectives scientifiques. L'anthropologie, pour quoi dire ? L'anthropologie pour quoi faire ? Par ailleurs, cette unité d'Enseignement (UE) sera l'occasion de permettre à l'étudiant d'acquérir les outils intellectuels nécessaires pour suivre, au niveau du Master II (Semestres 9 et 10), les débats d'idée qui focalisent l'attention des anthropologues d'aujourd'hui, tout en appréciant leur pertinence et leur portée scientifiques.*

*Deux enseignants se sont mobilisés et ont croisé leurs regards pour vous accompagner dans ce cheminement intellectuel :*

*a)- Christian MERIOT, ancien Directeur du Département d'Ethnologie de l'Université de Bordeaux II <sup>(1)</sup> ;*

*b)- Eugène Régis MANGALAZA, enseignant au Département de Philosophie de l'Université de Toamasina<sup>(2)</sup>.*

---

<sup>(1)</sup> Professeur Emérite, il a été pendant des décennies, le Directeur du Département d'Ethnologie de l'Université Victor Segalen (Bordeaux II) et a beaucoup collaboré avec les universités malgaches (Université de Tuléar, Université de Toamasina, Université d'Antananarivo). Rappelons à ce sujet qu'il y a eu, du 02 Mai au 15 Juin 1985, cette grande exposition intitulée « Ancêtres et société à Madagascar » et qui a été organisée par le Département d'Ethnologie de Bordeaux II, en collaboration avec le Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université d'Antananarivo (Cf. *Cahiers Ethnologiques de Bordeaux II*, « Ancêtres et sociétés à Madagascar » ; N° 6 (Nouvelle Série), Presses Universitaires de Bordeaux, 1985. Philosophe de formation (comme le sont d'ailleurs beaucoup d'anthropologues francophones), le Professeur Christian MERIOT a largement contribué à la mise en place et à l'animation pédagogique du Département de philosophie de l'Université de Tuléar, travaillant ainsi de concert avec le Professeur Michel ADAM de l'Université de Bordeaux III et le Professeur Henri ARVON de l'Université de Paris X. Il a formé de nombreux chercheurs malgaches.

Au cours de sa carrière de chercheur en sciences sociales, il s'est beaucoup investi dans les pratiques culturelles des populations du Grand Nord, notamment les *Sâmes*. Parmi ses nombreuses publications, retenons : *Les lapons et leur société*, Paris, Privat, 1980 ; *Les lapons*, Paris, PUF, (Col. « Que sais-je ? », 1985 ; « Notions philosophiques des Sâmes », in *Encyclopédie Philosophique Universelle*, Paris, PUF, (Tome I, 1991 et Tome II, 1992) ; *Ethique et spiritualité de l'environnement : environnement et nature chez les peuples traditionnels*, Paris, Guy Tredarvel éditions, 1994 ; *Traditions et modernité chez les Sâmes*, Paris, L'Harmattan, 2002.

<sup>(2)</sup> Professeur titulaire, il a été à l'origine du Département de philosophie et de l'Ecole Normale de philosophie à l'Université de Tuléar de 19178 à 1988. Pour sa thèse de doctorat en philosophie intitulée « *Existence et objectivation : essai sur Nicolas Berdiaev* », soutenue à l'Université de Bordeaux III en 1977, il a travaillé sous la direction du Professeur Maurice DUPUY. Pour sa thèse doctorat d'Etat en anthropologie sociale, intitulée « *Vie et mort chez les Betsimisaraka : rupture et continuité* », soutenue en 1988 à l'Université de Bordeaux II, il a travaillé sous la direction du Professeur Christian MERIOT.

De 1987 à 1989, en sa qualité de chercheur en anthropologie sociale, il a été sollicité par le Port Autonome de Toamasina pour une mission de « management social », dans le cadre de l'ajustement structurel imposé par la Banque Mondiale, au cours de laquelle il a été au cœur de l'« anthropologie impliquée » : il fallait restructurer et redynamiser les ressources humaines de l'Entreprise, tout en tenant compte des appartenances culturelles de l'ensemble des agents. Parmi ses publications en anthropologie sociale, mentionnons : « Un aspect du Fitampoha (bains des reliques des rois *sakalava*) » in, *Omaly sy Anio, Revue d'Etudes historiques*, N° 13-14, Université d'Antananarivo, 1981, pp. 307-317 ; « Du chien comme anti-métaphore de l'humanité à Madagascar », in *Cahiers Ethnologiques de Bordeaux II*, 1987, , pp.123-168 ; *La poule de Dieu : essai d'anthropologie philosophique*, Presses universitaires de Bordeaux, 1994 ; « Sensibilités malgaches », in *Revue HERMES*, N° 40, Paris, CNRS Editions, Paris, 2004, pp.84-86 ; « Lien et délien de la « parentalité » (*fihavanaña* ou *filongoa*) à travers l'exemple malgache », in Michel LATCHOUMANIN, Thierry MALBERT, *Famille et parentalité : rôles et fonctions, entre tradition et modernité*, Paris, L'Harmattan, 2007.

Cette unité d'Enseignement (UE) comportera quatre cours (Cours N°1, Cours N°2, Cours N°3 et Cours N°4) qui seront mis en ligne, d'ici peu, sur le site Web du Département d'anthropologie de l'Université de Toamasina. Les étudiants inscrits à cette Unité d'enseignement pourront donc y accéder, le moment venu, en utilisant leur login et leurs mots de passe qui leur seront communiqués en toute confidentialité. Ne les communiquez à personne, même à un ami, à un proche. Prenez la peine de consulter régulièrement ce site web à l'aide de votre login et de vos mots de passe. C'est là que vous allez pouvoir consulter, au cours de l'année universitaire, l'essentiel des informations relatives à votre parcours de formation (démarches pédagogiques pour exploiter au mieux vos différents cours et ce, en vue de vos « Dossiers d'évaluation », modalités d'évaluation, résultats des évaluations, en vue de l'obtention des Credits ECTS)<sup>[1]</sup>. Pour des étudiants qui résident dans des zones, jusqu'ici, encore enclavées et qui, de ce fait, n'ont donc pas accès à l'Internet, le contenu de ces quatre cours sera gravé sur CD/Room et leur sera communiqué dans un délai raisonnable pour qu'ils ne se sentent pas trop pénalisés par rapport à leurs camarades des « zones à réseaux numériques ».

Bien sûr, ces cours sont à lire et certainement à relire. Ils ne suffiront pas pour vous soutenir entièrement dans votre cheminement intellectuel. D'autres outils pédagogiques sont là pour les compléter : les « **Dossiers d'Appui au cours** ». A la fin de chaque cours, nous avons sélectionné des ouvrages en entier ou des extraits d'ouvrage ou encore des articles pour vous permettre d'acquérir et de consolider votre culture générale. Faites de ces « **Dossiers d'Appui au Cours** » votre outil de travail : vous ne pouvez jamais faire l'économie de la lecture de certains de ces auteurs. Ce n'est qu'en opérant de la sorte que vous allez pouvoir acquérir par vous-mêmes et intégrer par la suite dans votre démarche intellectuelle, les différentes postures de l'anthropologue dans son va-et-vient entre données de terrain et interprétation théorique, entre observation participative et distanciation. Car, ne faut-il pas d'abord regarder faire, avant de savoir bien faire ? Ne faut-il pas suivre les

---

[1] Avec le système du LMD (abréviation des termes « Licence », « Master » et « Doctorat ») qui est le cadre retenu pour ce parcours de formation, l'évaluation ne se fera plus des notes chiffrées, allant de zéro à vingt, mais plutôt par des nombres de Credit ECTS. Avec le LMD, il faut par exemple 180 Credits ECTS pour obtenir la Licence, 240 pour le Master I (l'ancien diplôme de Maîtrise) et 300 pour le Master II (l'ancien diplôme de DEA ou de DESS). Toutes les universités européennes, par souci d'harmonisation, fonctionnent maintenant dans ce même cadre du système du LMD. L'abréviation LMD fait désormais partie du jargon de l'Enseignement Supérieur et désigne les trois « temps forts » (Licence, Master, Doctorat) de l'ensemble du parcours académique du système européen.

Toujours à l'intérieur de ce jargon académique du système européen, le vocable « Credit ECTS » est tiré de l'expression anglo-saxonne « European Credit Transfer System » Ici, le niveau d'acquisition des connaissances scientifiques, comme le degré de progression académique, est donc évalué en nombre de Crédit ECTS capitalisés.

De ce fait, les Credits ECTS sont donc capitalisables et transférables d'une année académique à l'autre ( signe d'une réelle flexibilité du système du LMD). Décloisonnement du parcours de formation, veille informative, professionnalisation : tels sont les trois pôles autour desquels s'articulent ce système du LMD.

L'Afrique francophone, avec l'appui de l'Agence Universitaire de la Francophonie (AUF), a fini par s'inscrire progressivement dans ce système européen du LMD. Madagascar n'a pas fait exception à cette démarche collective : mondialisation oblige ! C'est ainsi que la CIRUISEF (Conférence Internationale des responsables Universitaires et Institutions Scientifiques), l'un des organes de l'AUF, a pris l'initiative d'organiser un colloque spécial sur les Masters, en Octobre 2008 à Fès (au Maroc). 25 pays africains, dont Madagascar, ont répondu à l'appel. Une charte de Masters a été élaborée à cette occasion, connue sous l'appellation de « Charte de Fès ». Pour avoir de plus amples informations sur cette question veuillez consulter : [colloque.ciruisef@fsdmfes.ac.ma](mailto:colloque.ciruisef@fsdmfes.ac.ma)

traces des pas de l'aîné pour ne plus trébucher en chemin ? Décidément, la créativité de l'esprit ne puise réellement sa tonalité vitale que dans le sol nourricier de l'imitation ! Aussi, vous faudra-t-il de la lecture, et encore de la lecture en vue de vous spécialiser par la suite sur tel ou tel champ de recherche : anthropologie politique, anthropologie de la santé, anthropologie de la parenté, anthropologie urbaine, ethnomusique, ethnohistoire, ethnomathématique,...

Cette unité d'Enseignement « **Anthropologie Générale** » est à travailler en étroite relation avec une autre Unité d'Enseignement du Semestre 7 à savoir, l'« **Histoire de l'anthropologie** ». Ces deux Unités d'Enseignement se complètent.

Le champ anthropologique est immense, un peu à l'image de cette grande natte du proverbe malgache qui dit : « *Tsihy be lambanaña ny ambanilanitra* »<sup>(1)</sup>

Et Il y aurait quelque suffisance inacceptable à croire que la tentative d'écrire une introduction à une telle discipline puisse être aboutie, même pour quelqu'un qui l'enseigne et la pratique, avec toutes les limites que comporte une telle activité.

Qui pourrait à l'heure actuelle prétendre maîtriser l'immensité des références bibliographiques et en offrir une synthèse quelque peu exhaustive ?

Notre ambition se borne donc ici à fournir quelques références provisoires et propédeutiques. Pour l'étudiant désireux de se familiariser avec une approche de l'anthropologie, nous offrons seulement une sorte de mise en bouche, bref un simple

---

<sup>(1)</sup> Proverbe malgache pour insister sur cette idée de différence qui est au cœur de l'humain. A l'image des arbres d'une forêt qui n'atteignent jamais les mêmes hauteurs, des zébus d'un parc qui ne se réveillent jamais en même temps ou encore des baies d'un pied de caféier qui ne mûrissent jamais au même moment, nous les humains, sommes tous marqués par le sceau de la différence. Nous sommes différents par la couleur de notre peau, par notre appétence sexuelle, par notre tonalité vitale, par notre culture d'appartenance, par nos statuts sociaux, ou encore par notre époque : il y a des aînés comme il y a des cadets, il a des êtres d'exception comme il y a de vulgaires imitateurs et de simples suiveurs. Mais par-delà ces différences, nous sommes tous des humains à part entière, bien assis sur cette même natte qu'est planète terre et sous le même toit qu'est la voûte céleste.

La natte (tsihy) fait du paysage quotidien du Malgache, puisqu'elle va de la pierre placentaire ou « vaton-tavòny » à la pierre tombale ou « rangolahy ». Dans de nombreuses régions de Madagascar en effet, on enveloppe le placenta du nouveau-né ou (tavòny) dans une vieille natte avant de l'enterrer rituellement à l'Est de la demeure de ses parents ; de même, on enveloppe également le corps vidé de son souffle vital avec une natte neuve avant de l'ensevelir rituellement dans la fosse mortuaire ou de le déposer dans les profondeurs d'une grotte tombale du groupe lignager. Chez de nombreuses ethnies de Madagascar, la nouvelle mariée doit intégrer son nouveau foyer conjugal avec sa « natte nuptiale » qu'elle ne partagera jamais avec un autre homme (signe de son amour et de sa fidélité envers l'élu de son cœur, son époux). Mais la natte peut servir également de nappe de table que l'on désigne à ce moment par « lambana », « fandambànaña » « lambànaña » (en fonction des variantes dialectales).

Dans le proverbe qui nous intéresse ici, il est question de la natte en tant que « lambànaña » sur laquelle sont déposés des plats variés et copieusement servis. Car le Malgache pense que l'univers terrestre « ny ambanilanitra » est à l'image d'une grande natte « tsihy be » qui sert de table divine sur laquelle sont étalés divers mets. Mais une telle diversité n'a d'intérêt que pour concourir à l'harmonie de l'ensemble. Nos différences statutaires ne sont finalement qu'apparence. Zanahary (Dieu créateur) dans sa bonté infinie n'exclut personne : du riche au pauvre, chacun a sa place sur cette « grande natte cosmique » (tsihiben -Janahary). La diversité sociétale, loin nous diviser doit plutôt favoriser l'esprit d'écoute et l'accueil de l'autre. Et si la vie est effectivement cette course à la différence, jamais une telle course ne doit nous conduire à la négation de l'autre dans ce qu'il a de différent. Telle est l'une des valeurs cardinales de la culture malgache.

Enfin, il est intéressant de noter que la natte (tsihy) a largement nourri l'imaginaire collectif des Malgaches pour illustrer les différentes postures face aux vicissitudes de l'existence. En témoignent ces différentes expressions : « mandrovi -tsihy », « mihatsara vela-tsihy », « Velaran-tsihy », tapa-tsihy » ou encore, « bôro-tsihy ».

apéritif... Nous n'avons pas pu éviter de faire appel à l'histoire de cette discipline (en dépit de sa relative jeunesse) car contrairement à beaucoup d'autres sciences, il est impossible d'y avoir accès sans en connaître son origine et les étapes de sa croissance.

Même si chaque chercheur a une tendance naturelle au dogmatisme, l'anthropologie telle qu'on la présentera ici a des ambitions plus modestes et plus tolérantes en ce qu'il faut bien admettre qu'il n'y a pas de consensus absolu sur ses principes, ses théories et ses concepts. On pourra en critiquer le traitement inégal, mais nul n'est contraint à en accepter les choix opérés.

Il appartient à l'étudiant de prendre son courage à deux mains, de se plonger dans la découverte d'un univers intellectuel particulier, alimentant sa réflexion et son jugement en picorant ça et là, au gré de ses appétences. C'est d'ailleurs dans cet esprit que nous avons mis au menu une bibliographie importante pour que chacun puisse s'y repaître au fil de ses intérêts.

Encore autre chose : pour bien travailler ces quatre cours, essayer de vous organiser entre vous pour constituer un petit groupe de travail, dans un esprit d'échange et de partage. Dans ce sens, vous pouvez par exemple vous regrouper entre vous pour mieux exploiter vos différents « **Dossiers d'Appui au Cours** ».

Enfin, nous avons illustré ce cours par de nombreuses notes de bas de page, sachant que pour beaucoup d'entre vous, il s'agit de votre première rencontre avec l'anthropologie. Ne vous laissez pas vous distraire par ces notes et perdre ainsi de vue l'essentiel des cours. Car ces notes répondent uniquement à une démarche pédagogique pour vous accompagner dans des recherches bibliographiques ou encore pour orienter sur des thématiques de recherche, en vue de votre « **Dossier d'évaluation** ».

# PREMIER COURS

## LES PREMIERS PAS DE L'ANTHROPOLOGIE

*Le grand monde, « c'est le miroir où il nous faut regarder pour nous connaître du bon biais ».*

Montaigne

Comment, se demandait Edward Evan EVANS-PRITCHARD (1), comprendre que dans les églises, les fidèles (masculins) enlèvent leurs chapeaux et gardent leurs chaussures, tandis que dans les mosquées, les musulmans gardent leurs chapeaux et enlèvent leurs chaussures ? Il y voyait toute l'importance de la fonction sociale (ici, c'est l'accès au sacré) qui peut donc s'incarner dans des productions et dans des coutumes sociales différentes.

Ce type d'interrogation et d'étonnement, est très ancien et il semble que l'homme ait toujours porté attention à ses œuvres tout comme à celles des autres hommes au gré des circonstances. A tout le moins, on tient HERODOTE pour le premier historien qui, au Vème siècle avant notre ère, après avoir exploré le pourtour méditerranéen, consigna dans ses « *Histoires* » les résultats de ses observations. Les événements historiques ou légendaires dont il traite lui servirent à rendre compte de l'opposition entre les Grecs et les Barbares au bénéfice des premiers (Le barbare, c'est l'autre !).

Une telle distinction entre les autres et nous s'est souvent posé en termes de supériorité et d'excellence (2). Cela a été une première approche pour intégrer les différences socioculturelles. Celles-ci ont d'ailleurs pu être couplées avec des différences physiques auxquelles le voyageur, l'explorateur, le missionnaire puis le colonisateur se trouvaient confrontés. Les premiers moments de la réflexion nés de cette comparaison naïve avant de s'efforcer d'être « scientifique » furent la curiosité, le dédain, le scandale, la peur, la domination.

Il a fallu attendre l'époque moderne, sinon contemporaine, pour que cette réflexion aspire à devenir scientifique et s'inquiète de son statut épistémologique en se séparant nettement de la philosophie, et de la théologie qui avaient marqué de leur empreinte la définition de l'anthropologie.

C'est ainsi qu'au XVIème on entend par ce mot « **anthropologie** » un répertoire d'hommes remarquables, puis la science étudiant l'homme soit du point de vue de l'âme (i.e. une sorte de psychologie) soit du point de vue du corps (i.e. l'anatomie). Selon une autre définition en usage à cette époque, l'anthropologie désignait une manière humaine de parler des choses divines, en particulier de la création de l'homme par Dieu. Dans cette même veine, à la fin même du XVIIIème siècle, celui des Lumières, Emmanuel KANT élabore une anthropologie qui se veut la science de l'homme. Il y distingue une « anthropologie théorique » visant la connaissance des facultés humaines, une « anthropologie pragmatique »

touchant le développement de ses activités et une « anthropologie morale » vouée à nous indiquer les voies de la sagesse en conformité avec sa *Métaphysique des mœurs*.

Quant à l'anthropologie telle qu'on la pratique actuellement, ses premiers objectifs et ses premières méthodes scientifiques furent élaborés à partir de la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. C'est donc une science jeune, son histoire est courte. Néanmoins elle a exercé et exerce une réelle influence sur les pratiques et le résultat de la plupart des autres sciences humaines. Influence d'autant plus remarquable qu'elle a souffert d'une difficulté à produire une définition stable de son objet, de sa méthodologie et de ses intérêts théoriques. Ses interprètes ont du mal à se ranger sous une même bannière. A ce titre ses principes, sous le feu de la critique, apparaissent comme provisoires et en perpétuel remaniement au gré des avancées de ses auteurs.

On peut cependant dire, en un premier sens, que l'anthropologie désigne à la fois l'étude des caractères physiques et biologiques de l'homme et celle de ses caractères sociaux. Par ce biais on est conduit à y retrouver le dénominateur commun à toutes les sciences de l'homme. C'est une définition qui convient aux usages qu'en a fait le monde anglo-saxon. Dans ce cadre, ce que nous appelions encore, il y a guère, l'« **ethnologie** », n'est qu'une partie d'un tout où elle côtoie aussi bien la préhistoire, l'archéologie, la linguistique, etc....

En France et dans le monde européen, on prête encore, bien que cela paraisse démodé, au mot « **anthropologie** » le sens d'étude physique tandis que celui d'« **ethnologie** » a été réservé à l'étude des caractères sociaux et culturels. Cette dernière a porté ses premiers efforts sur les sociétés dites « primitives », « archaïques », « traditionnelles », « sans écriture », ou encore « sans Etat ». Mais ses travaux portent maintenant sur l'ensemble de la vie contemporaine, comme par exemple l'« ethnologie industrielle », l'« ethnologie urbaine », l'« ethnologie des genres sexuels ». Dans sa spécificité, elle est bien séparée de la linguistique, de l'archéologie, de la préhistoire -autant de disciplines indépendantes, même si des rapports, des passerelles existent entre elles tant au niveau de la recherche que l'enseignement, ne serait-ce que par le jeu des options complémentaires ou de science auxiliaire. Ceci dit, il faut bien voir qu'actuellement dans le monde européen le mot « **ethnologie** » tend fortement à être remplacé dans le même sens par l'expression « **anthropologie sociale et culturelle** ». La discipline paraît même avoir tiré de ce changement de nom un surcroît de visibilité et de respectabilité.

On comprend dès lors qu'il y ait une multiplicité d'anthropologies, presque autant que d'anthropologues. Cela tient d'abord à la nature variée des domaines géographiques considérés. Ainsi Lewis Henry MORGAN s'est-il intéressé aux *Iroquois*, Margaret MEAD aux *Samoa* (3), Claude LEVI--STRAUSS aux *Bororo*, Clifford GEERTZ à Bali, Gérard ALTHABE à Madagascar (4), Maurice GODELIER aux *Baruya*, Edward Evan EVANS-PRITCHARD aux *Nuer*, Bronislaw MALINOWSKI aux îles Trobriand etc. ... et y ont attaché leur nom. La spécificité des terrains, des aires culturelles de chacun (africain, mélanésien, américain, euro-asiatique) peut amener à des angles d'approches différents. Cela tient ensuite à la nature aussi variée des champs envisagés : religion, esthétique, parenté, économie ou même de plus grandes spécialisations comme celles qui peuvent aller de

l'anthropologie de la nourriture à celle de la mort ou des vêtements, de l'anthropologie sexuelle à celle du pouvoir, de celle de l'anthropologie d'un quartier ou d'un lieu de production à celle du jeu ou des rituels etc. ... Il faut aussi compter avec la variété des grands courants qui l'ont traversée, certains devenus caducs, d'autres toujours en débat actuel. Ainsi en est-il de l'évolutionnisme, du diffusionnisme, du fonctionnalisme, du culturalisme, du structuralisme -et même du post-structuralisme- ou du marxisme, autant de définitions que d'écoles.

Enfin, même si les fondateurs de ces écoles anthropologiques sont en grande partie anglo-saxons, français ou allemands, il existe une multiplicité de penser l'« anthropologie-ethnologie » en fonction d'une infinité de traditions nationales en la matière, comme celle en particulier des pays dits émergents. Les une et les autres sont liées aux facteurs politiques et intellectuels des ces pays et en particulier pour certains au colonialisme d'hier et au néo-colonialisme d'aujourd'hui. La France s'est intéressée à l'Afrique et à l'Asie, beaucoup moins à l'Amérique ou à l'Arctique.

On conçoit qu'avec un tel nombre de paramètres pouvant intervenir, une définition univoque soit difficile à saisir et que cette difficulté apparente en est l'un des liens. C'est pourtant toujours au sein d'« ethnies » spécifiques qu'on s'attache et qu'on s'intègre, c'est à partir d'unités réduites (contrairement à la sociologie) et saisissables directement par un observateur immergé en elles et ce, dans une imprégnation lente et dans un rapport personnel, qu'on arrive à dégager les traits constitutifs. Car un champ de recherche trop large ne peut pas être dominé par un seul chercheur. Et pourtant, ce champ grandement ouvert reste cependant l'horizon virtuel de sa référence disciplinaire : telle est la situation paradoxale dans laquelle évolue actuellement l'anthropologie.

Car le projet de l'anthropologie (comme d'ailleurs celui de toute science) est de prétendre à l'exhaustivité et à l'objectivité. C'est là un pari ambitieux pour ceux qui s'y consacrent. En effet, pour tenter d'y parvenir, il faut, autant que faire se peut entrer en symbiose avec un monde étranger en perdant ses références, ses évidences « naturelles », sa logique habituelle. Ici, il faut s'inscrire dans une démarche de « dépossession de soi » pour mieux être à l'écoute de l'autre, il faut être dans une certaine posture de dépaysement pour être en partage avec l'autre. D'ailleurs, une telle disposition de l'esprit, à savoir cette « distanciation de soi à soi » ou cette sorte de « mise entre parenthèses de soi », doit être également celle du chercheur qui travaille sur sa propre société. En effet, ce n'est pas parce que ce dernier appartient à une certaine culture universitaire qu'il sera d'emblée capable de décrypter correctement les systèmes du « penser » et de l'« agir » du milieu socioculturel qui lui est pourtant si proche (son groupe ethnique). Car en anthropologie, il y a ce que nous appelons la « myopie du familier » et qui menace à tout instant l'anthropologue se hasardant à l'étude de son propre groupe d'appartenance (son ethnie, son milieu professionnel, son club sportif, sa famille politique, sa communauté spirituelle,...). Aussi, doit-il, en permanence, faire preuve de vivacité d'esprit s'il ne veut pas être enfermé dans les ornières de l'habituel, du familier. Et cela est encore plus vrai si, au sein d'une culture propre au chercheur, celui-ci veut aborder des domaines « étrangers » : le monde féminin pour un homme, bancaire pour celui issu du paysannat, clérical pour un athée, nobiliaire pour quelqu'un de souche populaire.



Le chercheur, même s'il doit réintégrer son groupe, au moins par le compte-rendu qu'il doit fournir pour justifier son travail et ses crédits, cesse au sein de celui-ci d'être le centre de référence aux yeux de ce groupe.

La leçon qu'on peut retirer de la façon dont les premiers ethnologues ont construit un mode de connaissance, c'est que ce qui paraissait « naturel » était en fait culturel. C'est l'expérience décisive (l'épreuve du feu disent certains) de l'altérité, de ce qui ne va plus de soi dans la rencontre avec l'autre. Il s'agit de comprendre que nous sommes une culture parmi tant d'autres, que les choix culturels sont variés, aussi bien dans les techniques du corps (marcher, dormir, se reposer) que dans les croyances (prier, méditer, communier), pour ne prendre que ces deux exemples. La fin de la fin en la matière semble se résumer dans l'expression de Marcel MAUSS quand il parle du *fait social total* (5). A partir d'un élément de la société, élément qui n'est jamais isolé abstrait des autres éléments, il s'agit d'en marquer les consonances. Nous y reviendrons.

Cette perspective n'était pas du tout celle des premiers « ethnographes-amateurs ». Ces derniers traduisaient le réel auquel ils avaient accès en fonction de leur statut originaire d'explorateur, de commerçant, de militaire ou de missionnaire engoncés dans leurs certitudes naïves, empreintes de colonialisme et dont les intérêts étaient autres. Ainsi fournissaient-ils aux « savants » (entendez par là, les ethnologues), les « documents » qui, même mal recueillis et non critiqués, servaient pourtant à ces derniers pour leurs analyses de cabinet.

Depuis, l'ethnologue est devenu autant d'homme de terrain que de cabinet. Nul n'en ressort indemne, sans en être quelque part transformé. Tel est parti étudier le *tromba* (6) et n'en est jamais revenu pour se faire *tromba* lui-même, ou tel autre, intéressé par le chamanisme, devenu *chaman*. Ce sont là les dangers que peut présenter à l'extrême le risque de l'assimilation qui peut conduire à ne plus voir avec la distanciation nécessaire son objet. Chaque étape de ce type d'expérience doit nous permettre de découvrir ce qu'il peut y avoir d'universellement humain. Elle doit aussi aboutir à une prise de conscience de nos situations incarnées, nous libérant ainsi de contraintes historiques habituelles qui sont le lot de tout un chacun.

On peut alors distinguer ainsi trois niveaux d'élaboration :

- ✓ l'ethnographie en charge de l'observation et du classement des faits en oubliant pas, selon la formule de Gaston BACHELARD, qu'un fait scientifique est toujours construit, et jamais donné. Son genre est la monographie ;
- ✓ l'ethnologie en charge de la mise en correspondance, en relation de ces faits pour en dégager la compréhension et la signification ;
- ✓ l'anthropologie en charge de définir le propre de la vie sociale et d'en saisir l'universalité à partir des faits apparemment divers et spécifiques.

C'est à la lumière de ces différentes postures qu'il est possible de dégager une grille de lecture entre le point de vue de l'école française et celle de l'école anglo-saxonne. Alors que l'anthropologie française, dans sa démarche épistémologique, s'est portée davantage sur la pluralité des cultures, l'anthropologie anglo-saxonne, quant à elle, visait plutôt l'unité du genre humain (les Anglais insistant sur les aspects institutionnels (anthropologie sociale) tandis que les Américains, sur les comportements). Avec les Anglais, on parle d'« **anthropologie sociale** » et avec les Américains, d'« **anthropologie culturelle** ». Pour ce qui est des français avec leur attachement à la pluralité culturelle, il est alors question d'un autre vocable : l'« **ethnologie** ». Mais au-delà de ces querelles de mots et concepts, l'anthropologie, dans son ensemble, se construit à partir d'une spécificité et diversité historico-géographique.

Dans tout cela, il ne faudrait pas, en outre, trop durcir l'opposition signalée entre « **anthropologie physique** » et « **anthropologie sociale** ». Sans doute au fil de l'histoire chacune d'entre elle a tenté de soumettre l'autre à ses principes, mais actuellement se met plutôt en place une coopération comme on peut le voir dans les études de parenté qui peuvent faire appel à la génétique des populations, à la démographie etc. ...

Par ailleurs, il faudra bien comprendre également que les problématiques contemporaines en anthropologie se trouvent placées devant l'urgence d'analyser les mutations culturelles, en partie liées à une certaine globalisation. De ces rencontres entre culture naissent souvent des conflits plus ou moins violents. L'acculturation ne se réalise pas sans difficultés. A cette occasion on s'est interrogé sur la déontologie que devait adopter le chercheur. Jusqu'où peut-il s'impliquer ? On lui demande parfois des expertises dont il n'a ni le contrôle politique, ni le contrôle économique. Il risque de devenir bon gré mal gré le complice de personnes ou d'institutions mal intentionnées pour ne pas dire plus.

- ✓ Que dire et que faire devant l'ethnocide avéré ou déguisé en Amazonie ou ailleurs, pour mieux déposséder certaines ethnies de leur territoire, de leurs ressources et de leur droit à disposer d'eux-mêmes pour jouir pleinement ainsi de leur autonomie ?
- ✓ Que dire et que faire devant l'esclavage des enfants à des fins économiques, sexuelles ou militaires, devant l'excision, le traitement des minorités ethniques du Tiers-monde et du Quart-monde, des minorités politiques ou sexuelles ?
- ✓ Que dire et que faire devant la découverte que la pneumonie infantile liée à la pauvreté et qui est, par exemple, la principale cause de décès chez les Aborigènes australiens ?
- ✓ Comment juger l'internement des Japonais aux USA au début de la seconde guerre mondiale, afin de mieux observer des comportements supposés agressifs ?

Et il en est ainsi de tous les cas de discrimination « ethnique » que l'on décèle un peu partout :

- ✓ Faut-il participer à des associations de défense des minorités opprimées ou en voie de disparition comme *Survival* ? Et au nom de quoi y-a-t-il un devoir ou un droit d'ingérence ?
- ✓ Est-il possible de séparer le chercheur du citoyen ou du militant imbu des Droits de l'Homme, qui pour certains ne sont qu'un avatar d'une utopique conception universelle de l'homme propre à une certaine partie de l'Humanité et non absente d'ailleurs de préjugés de domination? Est-il possible d'annihiler le sentiment de culpabilité qui peut s'emparer du chercheur devant un tel dilemme, source d'angoisse... ?

Les uns, comme Emile DURKHEIM ou Margaret MEAD, étaient partisans d'une anthropologie appliquée qui devait servir à construire une société meilleure, dans un esprit positiviste de progrès. Pour quelques uns cette option peut aller jusqu'au soutien de révoltes, voire de révolutions, de guerres d'indépendance. On devient militant d'une anthropologie de la liberté comme certains membres de l'Eglise brésilienne ont pu devenir les apôtres d'une théologie de la libération. D'autres, à l'inverse (comme Lévi-Strauss et ce, malgré ses prises de positions très nettes contre le racisme), pensent plutôt que ce n'est pas là notre premier métier, qu'il ne faut pas mélanger les genres et éviter tout messianisme.

Cette découverte des différences, à laquelle nous invite l'anthropologie, nous montre jusqu'à quel point l'anthropologie (bien qu'elle soit une science toute récente) est traversée par l'histoire et a des racines anciennes, comme nous l'avons déjà signalé avec HERODOTE. Et pourtant, il y a lieu de noter que cette découverte s'organise de manière quelque peu particulière dans l'Europe du XVIème. Il existe alors une satisfaction d'être « civilisé » qui débouche sur un rejet de l'étranger parallèlement à une irritation née de la fascination que celui-ci excite. Dans les deux cas il y a stigmatisation. A cette époque, l'étranger porte le nom de « sauvage » et est perçu selon des directions divergentes. Tantôt il incarne tout ce qu'il peut y avoir de mauvais. Ainsi le *Sâme* (autre terme pour désigner le Lapon de la Laponie) est-il laid, vêtu de peau de bête, n'a ni résidence fixe, ni agriculture, ni lois, ni dieu, ni Etat, et, de plus son langage est incompréhensible. Encore n'est-il pas cannibale comme certains ! C'est donc un être de nature n'ayant pas accès à l'histoire et à la conscience de soi. Bref il n'est pas le « civilisé ». Tantôt, au contraire, son état de nature lui confère une heureuse condition. C'est le « bon sauvage » qui fera les délices d'une certaine littérature (7). Il vit dans un paradis sur une terre généreuse : fleurs, fruits, gibier, sont à la portée de ses désirs, sans limite imposée à sa liberté par un Etat castrateur, il vit nu sans préjugés, il est fort et beau, il pratique l'amour libre, ... .

C'est ainsi que s'est développé ce qu'on a pu appeler une « nostalgie du néolithique » avec un engouement parallèle pour la figure de l'Indien, du Tahitien, du *Bororo* hypostasiés et stéréotypés. Ces derniers comme d'autres populations ne sont pas connus pour eux-mêmes mais ne sont valorisés qu'en tant que supports d'un imaginaire qui les dénature et conforte notre désir de fuite et de refus de notre propre culture. De nombreux auteurs n'ont pas manqué de relever cette situation (comme Alain GHEEBRANT : « *Des hommes qu'on appelle*

*sauvages* », Paris, 1952 ; DIDEROT : « *Supplément au voyage de Bougainville* », Paris, Livre de poche, 2001). Ce fut là bien souvent la première source de motivation des « explorateurs – ethnologues » du XX<sup>ème</sup> siècle, le voyageur devant se faire philosophe ou poète libertaire. Mais dans tous les cas, l'autre n'est pas du tout accepté comme tel. Il est pris comme étant un objet de conversion religieuse, d'exploitation économique, de conquête militaire ou politique ; il n'a d'intérêt que parce qu'il est une précieuse source d'émotions et de rêveries romantiques, morales, physiques ou esthétiques. On le « possède » encore quand on veut l'imiter et jouer au bon sauvage : il existe d'ailleurs maintenant des stages de vacances touristiques consacrés à ce mythe, pour vivre comme un Indien dans son *tipi* ou entrer en transe comme un *chaman* sibérien ... Cette anthropologie précoce impose que chacun reste fidèle aux impératifs de sa société, qu'il ne puisse changer de registre culturel, enfermé comme dans une réserve.

Parfois des humanistes épris de relativisme comme Michel de MONTAIGNE suggèrent que nous pouvons être plus barbares et inhumains que les susnommés barbares. Pour prendre un exemple au XIX<sup>ème</sup> on peut légitimement se demander qui est le plus sage, le plus vertueux : est-ce le militaire en mission de pacification du « monde civilisé » envoyé pour réprimer une révolte des tribus *canaques* de la Nouvelle Calédonie et ce, au prix de centaines de morts laissés sur le terrain à pourrir ou, à l'inverse, est-ce son auxiliaire indigène (sans doute recruté de force d'une autre tribu d'anthropophages d'une de ces contrées lointaines) qui s'étonnait dans son bon sens d'écologiste et d'économiste avant l'heure qu'on en vient à tuer tant de gens sans qu'on puisse tous les manger ? En tout cas, gaspillage inutile qu'on aurait pu éviter ou du moins réduire en tempérant la violence, se disait-il en maugréant, si on lui avait autorisé à exprimer librement son vrai ressenti ! La question reste ouverte.

En tout cas, au cours de ce même XIX<sup>ème</sup> siècle, en fonction des nouvelles préoccupations de la science, le « sauvage » reçoit une nouvelle appellation : il devient le « primitif », l'« archaïque ». Ce « sauvage nouvelle version » devient ici ce témoin vivant, d'une époque révolue. Il est encore accessible car il est bel et bien localisable quelque part, par exemple : dans telle vallée de la *Sofia* à Madagascar (chez les *Tsimihety*), dans tel village de la *Sierra de Patamban* chez les *Indiens* du Mexique, dans telle forêt des Hautes terres du Vietnam (chez les *Hmong*), dans tel hameau de la province de *Ratanakiri* au Cambodge (chez les *Brou*) ou encore, dans telle savane de l'Ouest africain (chez les *Sénoufou*). Aux yeux de l'époque, ces « primitifs » sont là pour nous aider à avoir des éclaircissements sur notre lointaine origine. Et l'on pense alors que le point de départ de notre humanisation et de notre civilisation actuelle se trouve finalement dans ces « ancêtres vivants » (ces « primitifs ») et que nous avons encore la chance de pouvoir les regarder vivre (8) dans ces savanes, dans ces hameaux, dans ces forêts, sur ces flancs de colline, dans ces vallées. Ces « primitifs » vont servir ainsi de repère pour l'esprit de l'époque afin de mesurer et d'apprécier le progrès de l'humanité, dans son cheminement vers la modernité. Aussi, faut-il étudier sous tous les angles leur système d'organisation sociale avant qu'ils ne disparaissent définitivement, comme l'ont été d'autres espèces vivantes. Grâce à une telle démarche, on pense qu'on sera à même de saisir le passage et de lire en filigrane tous les relais intermédiaires entre des formes simples d'organisation et les formes plus complexes que sont les nôtres. Par ce biais on espère

qu'on sera en mesure de comprendre les survivances de cet état initial ou supposé initial dans nos cultures qui se disent « avancées », « de progrès », de « modernité » : des cultures caractérisées, entre autre, par le monothéisme, la monogamie, la chrétienté, la recherche du profit, la concurrence généralisée. Ces cultures « avancées » sont toutes des adeptes de la propriété privée et d'une morale du XIXème siècle, c'est-à-dire de cette morale de l'Angleterre victorienne, technicienne, industrielle, « rationnelle » et ( disons-le franchement), impérialiste. Derrière cette appellation de « primitif » se profile une connotation franchement négative car tout cela s'articule autour du « civilisé ».

Avec le XXème siècle, le « sauvage » et le « primitif » cessent d'être jugés à l'aune du « civilisé » pour se situer dans une altérité, au moins chez ceux qui élaborent une anthropologie conçue comme une science de la nature visant à son autonomie et non plus comme une science de l'Homme abstrait (comme cela se pratiquait à l'époque des Lumières). Dans cette nouvelle orientation, l'anthropologie entend se positionner en tant que science des hommes concrets de telle ou telle culture.

C'est à ce moment que les grandes tendances qui ont présidé à la naissance, puis au développement de l'anthropologie, sont en rapport étroit avec les problématiques des autres disciplines, dans l'esprit propre à chaque époque et à chaque « mode » dans lequel s'exerce la pensée scientifique du moment.

C'est ce que nous allons examiner dans le prochain cours.

---

#### NOTES DU COURS N°1

(1) Ses ouvrages sont, pour la plupart, déjà en ligne : [http://classiques.ugac.ca/evans\\_prichard/evans\\_pritchard.html](http://classiques.ugac.ca/evans_prichard/evans_pritchard.html) . Lisez en quelques uns (*Parenté et mariage chez les Nuer*, 1951 ; *Anthropologie sociale*, 1969 ; *Sorcellerie, oracle et magie chez les Azendé*, 1972).

(2) A titre d'exercice, en observant attentivement ce qui se vit quotidiennement autour de vous (sur le plan esthétique, sur le plan émotionnel, sur le plan gestuel, sur le plan ethnique, sur le plan politique, sur le plan spirituel...) essayez d'illustrer par des exemples précis (manières de se comporter, manières de dire,...) qu'on décèle effectivement dans le groupe étudié, cette tendance narcissique qui voit en l'autre un « barbare », un « sauvage » bref, un « tout autre ». Maintenant, à la lumière d'une observation détaillée et minutieuse, avec l'appui de ce « **Cours N°1 d'Anthropologie Générale** » et du « **Dossier d'Appui au Cours N°1** », essayez de vous demander (à la manière d'un Montaigne ou d'un Edward Evan EVANS-PRITCHARD) si l'affirmation identitaire doit passer nécessairement par la négation de l'autre ? En poussant plus loin votre observation et votre analyse, essayez de noter les différents dispositifs mis en place pour ne pas tomber dans un tel travers, comme le « ziva » ou « parenté à plaisanterie entre groupe lignager ou entre groupe ethnique » par exemple. Ce type d'exercice va vous aider énormément dans la conception et dans la réalisation de votre « **Dossier d'évaluation** » pour obtenir les 10 Credits ECTS affectés à cette Unité d'Enseignement ou UE.

(3) Margaret MEAD (16 Décembre 1901-15 Novembre 1971). Encouragée par sa famille (sa grand-mère et sa mère), elle a été attirée très tôt par les sciences sociales dans le but de mieux comprendre la société américaine de son époque, reconnue par son puritanisme : elle voulait révolutionner son époque en montrant à ses compatriotes qu'il existe d'autres modèles d'éducation des adolescents. C'est donc auprès de Franz BOAS (le père de l'anthropologie) et de son assistante Ruth BENEDICT que la jeune Margaret MEAD a trouvé sa voie. Après sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université Columbia (USA) en 1929, elle a séjourné à *Bali* puis aux îles *Samoa*, avec Gregory BATESTON (anthropologue américain, lui aussi) devenu son premier mari pendant dix ans et de qui elle a accouché d'une fille, Catherine BATESTON. De ce premier séjour en Océanie, elle a publié un ouvrage qui a eu un succès retentissant dans son pays (*Coming of age in Samoa*). Exemples de terrain à l'appui éclairés en cela par les théories freudiennes, Margaret MEAD a su démontré, dans cet ouvrage, que dans les

îles de Samoa les adolescents se sentent plus en phase avec la vie que ne le sont les jeunes américains parce que l'organisation sociale (au sens large du terme) y est moins inhibant. Quelle éducation donner donc aux jeunes américains si on veut que ces derniers rayonnent réellement dans la plénitude de leur adolescence pour en faire ainsi de ces derniers les vraies promesses de l'avenir ? Tel est le débat de fond que cette jeune anthropologue entendait engager avec sa propre société, après avoir observé minutieusement et méthodiquement l'éducation des adolescents des îles de Samoa. Comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, cette prise de position de la jeune étudiante de Franz BOAS a été finalement un coup de maître dans la mesure où elle a finalement pu remettre ainsi en cause les modèles stéréotypés de l'éducation américaine, notamment pour ce qui est des jeunes filles, de l'entre deux guerres. Aux yeux des éducateurs attirés de l'époque, les jeunes filles américaines ne doivent rien faire d'autre en effet que de se préparer corps et âme à devenir des épouses fidèles, consignée aux tâches ménagères, à devenir de bonnes gardiennes du foyer conjugal, dévouées à faire des enfants avec leur « tendre époux ». Margaret MEAD se voulait être la voix de la contestation et du changement pour une éducation libérale, en faveur de l'émancipation de la femme. Par ailleurs, avec son premier mari, Margaret MEAD a pu réaliser également un film ethnographique sur Bali (*Transe and danse in Bali*) ainsi que toute une série de clichés photographiques sur le quotidien des groupes sociaux étudiés. Ce recours à l'audiovisuel, pour le besoin anthropologique, est une démarche tout à fait innovante pour l'esprit de l'époque (démarche qui fera d'ailleurs école dans les sciences sociales par la suite.) Avec son second mari, Reo FORTUNE (encore un anthropologue), elle a effectué d'autres séjours en Océanie, notamment en Papouasie Nouvelle-Guinée pour recueillir des données de terrain qui se voulaient plus percutantes et plus convaincantes encore sur la portée générale de sa théorie sur l'éducation sexuelle, sur l'autorité parentale, sur la vie conjugale, sur la place et sur le rôle de l'individu dans la société, ... De ce deuxième séjour en Océanie, Margaret MEAD a pu ajouter d'autres thématiques à son combat comme, la lutte contre le racisme, la défense des minorités ethniques. Parvenue à la plénitude de la maturité intellectuelle, l'ancienne étudiante de Franz BOAS entend militer ainsi pour une anthropologie engagée, au service de la population étudiée : l'anthropologue ne doit plus se contenter d'une « observation participative et distante » mais doit également être dans une posture de partage et de communauté de destin avec son terrain de recherche. Les travaux de Margaret MEAD ont largement marqué l'histoire de l'anthropologie, même si elle a été fortement critiquée par Derek FREEDMAN dans « Margaret MEAD et Samoa, la construction et la destruction d'un mythe, 1983 ». Avec Ralph LINTON (1883-1953), Ruth BENEDICT (1887-1948), Abraham KARDINER (1891 -1981), on la considère comme étant l'un des chefs de file du « culturalisme », une école anthropologique qui voit dans la psychanalyse un outil fécond pour mieux accompagner les recherches anthropologiques dans l'étude des phénomènes sociaux et des comportements humains. Parmi les ouvrages de cet auteur, il y a lieu de citer : *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1963 ; *L'un et l'autre sexe : les rôles d'homme et de femme dans la société*, Paris, Denoël- Gonthier, 1966 ; *Adolescence à Samoa*, Paris, Plon, 1972 ; *Une éducation en Nouvelle-Guinée*, Paris, Payot, 1973.

Pour vous accompagner dans la lecture de cet auteur, nous avons mis en « Fichier attaché » l'article de Wilton DILLON, à l'occasion du centenaire de la naissance de Margaret MEAD. Vous pouvez retrouver cet article sur le web en tapant : <http://www.ibe.unesco.org/publications/ThinkersPdf/meadf.pdf> . Cet article est téléchargeable gratuitement. Nous vous conseillons également l'article de Daniel COPPET dans *l'Encyclopaedia Universalis*, Vol. 11, pp.926-927.

Nous conseillons vivement aux étudiants qui comptent s'investir plus tard pour leur « Dossier d'évaluation » ou pour leur « Mémoire de Master » dans des thématiques se rapportant à la sexualité, aux statuts sociaux, à la formation de la personnalité de base, de lire cet auteur.

(4) Gérard ALTHABE (1932- 2004), chercheur à l'ORSTOM (aujourd'hui devenu IRD ou Institut pour la Recherche en développement). L'IRD est implanté à Madagascar (à *Antananarivo*, la capitale). Gérard ALTHABE, dans le cadre de l'ORSTOM, a donc effectué des recherches anthropologiques à Madagascar. De ces travaux de terrain sur la côte orientale malgache (région de *Fetraomby*, avec des villages enclavés, à peine accessibles par taxi brousse pour quelques mois de l'année seulement) il a publié un ouvrage (*Oppression et libération dans l'imaginaire. Les communautés villageoises de la côte orientale de Madagascar*, Maspero, 1969) qui a beaucoup marqué la jeunesse étudiante malgache au cours des événements politiques de Mai 72. Cet ouvrage consacré à la rébellion de 1947 contre les colonisateurs, a été mis au programme de Terminale par les autorités de la révolution socialiste malgache dans l'espoir de donner davantage de contenu « scientifique » et idéologique à cette révolution populaire de Mai 1972, au cours de laquelle Madagascar a rompu ses anciens accords de coopération avec le pays colonisateur, La France. Bien au-delà de l'exemple malgache, ce livre qui est le fruit d'une observation participative du quotidien des paysans *betsimisaraka*, au travers du phénomène de possession ou *tromba* a une portée générale sur la décolonisation et sur les crises politiques en Afrique. Cet ouvrage de jeunesse de Gérard Althabe est à lire parallèlement avec un autre ouvrage de maturité du même écrit trente et un an plus tard, intitulé *Anthropologie politique d'une décolonisation*, Paris, L'Harmattan, 2000 (disponible en version numérique). Cet ouvrage de maturité est un travail d'anthropologie politique sur ce que l'auteur appelle la « décolonisation conservatrice » à Madagascar et qui peut être une grille de lecture intéressante pour décoder et bien comprendre les différentes crises politiques qui ont secoué jusqu'ici la Grande île (1972, 1992, 2002, 2009).

Mais le champ d'investigation de Gérard Althabe ne se limite pas au terrain malgache et à l'anthropologie du quotidien politique. Il s'est également investi aussi individuellement que collectivement dans d'autres champs de recherche anthropologiques : Gérard ALTHABE, Monique SELIM, *Démarches anthropologiques*, Paris, L'Harmattan, 1998 (disponible en version numérique) ; Gérard ALTHABE, Alina MUNGI-PIPPIDIN, *Villages roumains : entre destruction communiste et violence libérale*, Paris L'Harmattan, 2004 (disponible en version numérique) ; Gérard ALTHABE, *Urbanisation et enjeux du quotidien : terrain ethnologique dans la France actuelle*, Paris, L'Harmattan, 2000 (disponible en version numérique). Homme de terrain et fin théoricien, Gérard ALTHABE a largement contribué à faire évoluer l'anthropologie dans une démarche encore plus réflexive afin de répondre davantage aux différents enjeux de nos sociétés d'aujourd'hui. En témoigne cette déclaration de Marc AUGÉ dans son article : « Gérard ALTHABE (1932-2004), *Revue de l'Homme*, Juillet-Décembre 2004, pp. 529-530, en hommage à cet auteur : « Gérard ALTHABE avait anticipé, et de longue date, la mode critique et réflexive qui domine aujourd'hui l'anthropologie, mais son souci méthodologique trouvait tout son sens rapport à l'activité de terrain. C'est d'abord en Afrique et

à Madagascar, aussi bien dans ses travaux pionniers d'anthropologie urbaine à Brazzaville que dans ses études des mouvements politico-religieux (*Oppression et libération dans l'imaginaire*, Paris, Maspéro, 1960). *Les Fleurs du Congo*, Paris, Maspéro, 1972 qu'il s'est montré révolutionnaire dans la constitution de l'objet et par la méthode d'observation ». Cet article est disponible sur la toile, en tapant : <http://lhomme.revues.org/index1542.html>

Nous conseillons vivement la lecture de cet auteur aux étudiants qui, dans leur « Dossier d'évaluation » pour cette Unité d'Enseignement, comptent s'investir dans des thématiques se rapportant à la quotidienneté villageoise des différentes régions de Madagascar, sur le *tromba*, sur l'anthropologie urbaine, sur l'anthropologie du développement ou encore sur l'anthropologie politique (notamment sur le rapport entre la communauté villageoise et les agents de l'Etat). A titre d'exemple, Gérard ALTHABE a fait une description détaillée de l'accueil du Chef de canton ou *Ragöva* dans un des villages du canton de *Fetraomby*, dans le but de mettre en lumière le rapport gouvernant/gouverné dans les années 60, à la veille de l'indépendance de Madagascar. Il est peut être intéressant de voir, données de terrain à l'appui, si ce regard de Gérard ALTHABE reste encore d'actualité. Car le contexte et les acteurs ont peut-être changé mais la pratique semble se perpétuer. Quelle différence y a-t-il maintenant entre les tournées villageoises d'un Chef de canton ou *Ragöva* du temps de la première république (les années 60) pour la perception de la taxe par capitation ou *karatra isan-dahy* avec celles d'un Chef de district (*Disitiriky*) de la troisième république pour une campagne de « sensibilisation politique » dans le but avoué ou non de contrôler les élections en faveur du candidat du Gouvernement ? Si du temps de la colonisation et pendant la première république (1960-1972), la perception de la taxe par capitation était l'« épine dorsale de l'action administrative », à l'aube de la quatrième république, cette « épine dorsale » n'est-elle pas tout simplement le contrôle des urnes en faveur du parti politique au pouvoir pour permettre à ce dernier de « gagner démocratiquement les élections » ? Dans ce sens, les étudiants intéressés par l'anthropologie politique trouveront certainement matière à réflexion en lisant, *Anthropologie politique d'une décolonisation*, L'Harmattan, Paris, 2000. A la lumière du terrain malgache et du continent africain, Gérard ALTHABE s'y interroge et ce, dans une démarche anthropologique, jusqu'à quel point la décolonisation n'est pas finalement une « rupture dans la continuité », une « décolonisation conservatrice » ? Cet ouvrage vous accompagnera certainement à mieux décoder les crises politiques cycliques (1972, 1992, 2002, 2009) que Madagascar a traversées depuis son indépendance en 1960.

(5) Si vous allez vous investir dans l'étude du « *tromba* », les travaux de terrain de Gérard ALTHABE vous sont précieux, même si, par certains côtés, ils sont trop axés sur les aspects marxistes de la lutte des classes, occultant ainsi toute la dimension spirituelle de la question. Il faut donc compléter cette lecture par d'autres ouvrages traitant de la question comme celui de Jean Marie ESTRADÉ, *Un culte de possession à Madagascar : le tromba*, Paris, Anthropos, 1977, de Robert JAOVELO-JAO, *Les rites de possession chez les Sakalava du Nord de Madagascar*, Thèse de doctorat (Ethnologie), Université de Strasbourg, 1985, ou encore de Malanjaona RAKOTOMALALA, de Sophie BLANCHY et de Françoise RAISON-JOURDE, *Madagascar : les ancêtres au quotidien*, Paris, 2001.

(6) Marcel MAUSS est considéré comme étant l'un des « pères fondateurs » de l'anthropologie. Nous avons reproduit dans le « **Dossier d'appui au Cours N°1** » l'un des ouvrages de cet auteur, *Manuel d'ethnographie*, qui est un ouvrage de base.

(7) – C'est le cas, par exemple, de Daniel FOE, l'homme d'affaire et écrivain anglais (1660-1722) qui a publié deux romans à succès : *La vie et les aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoe de York* (1714) et *Heurs et malheurs de la fameuse Moll Flanders* (1722).

Son premier roman publié en 1714 et intitulé, *La vie et les aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoe de York* a eu beaucoup de succès. Il intéresse encore les jeunes d'aujourd'hui. Cet ouvrage a inspiré de nombreux romanciers et cinéastes des temps modernes. C'est le cas de Michel TOURNIER, lauréat du prix Goncourt, qui a publié en 1967, chez Gallimard, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (ouvrage qu'il a réécrit quelques années plus tard, cette fois-ci pour les adolescents et les jeunes, sous le nouveau titre de *Vendredi ou la vie sauvage*, Paris, Gallimard, 1971). C'est également le cas du cinéaste Gérard VERGEZ, auteur de nombreux feuilletons télévisés à succès, à savoir : *Le diable au corps*, 1990 ; *Le feu follet*, 1994 ; *Famille de cœur*, 1998 ; *Oncle Paul*, 2000 ; *La Parité*, 2003 (ce dernier a également adapté en 1981, pour le petit écran, l'aventure de Robinson et de *Vendredi*). Même le célèbre Jules VERNE, dans son roman d'aventure *L'île mystérieuse* (avec comme personnage principal, le capitaine Nemo) n'a-t-il pas puisé, lui aussi, ses sources d'inspiration chez Daniel DEFOE ? Et puis, ne parle-t-on pas maintenant de « robinsonnade » pour faire allusion à l'idée d'escapade, de dépaysement dans une île lointaine, du retrait momentané du monde urbain à la recherche de la campagne boisée et de la nature mère ?

Le second roman de Daniel DEFOE, moins connu du grand public, a été également une source d'inspiration féconde pour des écrivains et cinéastes. Ce deuxième roman raconte l'histoire d'une jeune et belle femme du nom de *Moll Flanders* qui, aux prises avec les turpitudes de la vie, avait fini par sombrer dans la prostitution. Prenant son courage à deux mains, elle avait décidé de quitter son pays natal (l'Angleterre) pour tenter une seconde vie plus moralement plus décente sur une île des mers du sud. Et là, elle a connu une réelle vie amoureuse sous la figure d'un seul et même homme : un vrai bonheur ! Malheureusement pour notre héroïne, il s'avéra que ce bel amant (au passé quelque peu sulfureux) n'était rien d'autre que son demi-frère : nouvelle crise d'un mal vivre et d'un mal être, mais cette fois-ci,... dans les profondeurs abyssales de l'inceste !

Mais au lieu de sombrer dans le désespoir, *Moll Flanders* finit par faire surface, amassant peu à peu fortune sur fortune. Depuis, elle rayonnait de joie, au milieu d'une nature luxuriante dans de son île des tropiques. Puis, progressivement prise de nostalgie du pays natal, comme *Robinson Crusoé*, l'héroïne finit par plier bagage pour faire cap sur l'Angleterre. De retour au pays, elle y passait le restant de sa vie dans des activités caritatives. Parmi les meilleurs films inspirés de ce deuxième roman de Daniel FOE, il y a : *Les aventures amoureuses de Moll Flandres* de Kim NOVAK (1965), *Moll Flanders ou les Mémoires d'une courtisane*, de Ken ROUSSEL ou encore, *Moll Flanders* de Pen DENSHAM (2007). Par ailleurs, ce deuxième roman d'aventure de Daniel FOE a fait l'objet de nombreuses analyses et études critiques. Parmi ces études, nous vous proposons celle de TERRIEN Nicole, intitulée : *Moll Flanders, roman de l'équilibre et de la démesure*, Paris, Messene, 1997.

(8) Nous pensons plus particulièrement ici au titre de l'ouvrage du Père Vincent COTTE, *Regardons vivre une tribu malgache : les Betsimisaraka*, Parsi, La Nouvelle Edition, 1947. Cet ouvrage est effectivement dans l'air du temps.



## DOSSIERS D'APPUI AU PREMIER COURS

- ✓ **Gérard ALTHABE N°1** (C'est un article de Marc AUGE intitulé « *Gérard Althabe 1932- 2004 : hommage à Gérard Althabe* » qui montre l'apport de cet auteur à l'anthropologie. Rappelons que Gérard Althabe, au début de sa carrière, a fait ses recherches à Madagascar, notamment sur la côte orientale).
  
- ✓ **Gérard ALTHABE N°2** (C'est un article de Monique SELIM intitulé « *L'ethnologie comme méthode* ». C'est un entretien que l'auteur de cet article a eu avec Gérard Althabe en personne).
  
- ✓ **Marcel MAUSS, *Manuel d'anthropologie*** (Il s'agit d'une reproduction de quelques pages de cet ouvrage, en passant plus particulièrement aux étudiants qui n'ont pas accès aux connections par Internet).
  
- ✓ **Margaret MEAD** (C'est un article de Wilton DILLON intitulé « *Margaret MEAD [1901-1978]* » à l'occasion du centenaire de la naissance de cette anthropologue américaine).

La lecture de ces documents ne vous dispense pas de faire d'autres recherches bibliographiques, notamment en consultant le *web*.